

---

LES

# ARABES D'AFRIQUE

JUGÉS

PAR LES AUTEURS MUSULMANS

---

I.

Nous avons raconté de quelle manière la domination arabe cessa dans l'Afrique septentrionale, au commencement du X<sup>e</sup> siècle, par le renversement de la dynastie des gouverneurs ar'lebites et l'établissement de l'empire obeïdite appuyé uniquement sur les Indigènes (1). La Berbérie reconquit ainsi son autonomie, et, peu de temps après, recouvra son indépendance nationale, par suite du transfert du siège du gouvernement fâtemide (obeïdite) au Caire.

Les chefs de la grande tribu berbère des Sanhadja (régulièrement *Sanhaga*), laissés comme représentants des souverains fâtemides dans l'ouest, fondèrent à Kairouane la dynastie ziride, dont l'autorité s'étendit sur l'*Ifrikia*, partie orientale de l'Afrique du nord. Dans les deux *Mag'reb* (provinces d'Alger et d'Oran et Maroc actuels), qui échappèrent promptement à leur action, s'établirent de nombreuses royautés indigènes : partout, les

---

(1) Voir *Revue africaine*, n° 86.

vieilles tribus berbères entrèrent en lutte les unes contre les autres pour se disputer la suprématie, préluant ainsi à la fondation de ces grands et puissants empires indigènes : almoravide, almohâde, hafside, zéyanite et merinide, qui ont successivement conservé le gouvernement du pays jusqu'à la conquête turque.

Ainsi, après l'expulsion des Ar'lebites, il ne resta, dans l'Afrique septentrionale, que quelques groupes arabes fixés spécialement dans les villes de la Tunisie, du Djerid et du Zab. Ces petites colonies s'étaient formées autour de l'occupation militaire du poste et sous sa protection. A Kaïrouane, la population arabe était importante, mais partout ailleurs, et surtout dans les deux Mag'reb, l'élément arabe était nul comme nombre. La race berbère, fractionnée en tribus, occupait tout le pays : villes, plaines et montagnes du Tel ; hauts-plateaux et déserts. De la conquête arabe du VII<sup>e</sup> siècle, il ne restait que la tradition, la langue adoptée par élégance à la cour des princes indigènes et dans les écoles célèbres de Mag'reb et d'Espagne, et la religion répandue sur tout le territoire. Mais l'islamisme, enseigné aux Africains dans leur idiôme, se réduisait pour eux à quelques pratiques, et non-seulement les Berbères avaient soutenu les grands schismes kharedjite et chiaïte, mais encore divers réformateurs s'étaient produits parmi eux (1) et avaient cherché à fondre les anciens mythes avec la croyance nouvelle.

Telle était la situation de la Berbérie vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, lorsque se produisit l'immigration arabe-hilalienne. Alors seulement l'élément arabe s'introduisit en Afrique. Ce ne fut plus une conquête brillante et éphémère, mais bien l'arrivée d'une population nouvelle, à l'état de flot envahisseur, repoussant la race indigène du pays ouvert, s'insinuant au milieu d'elle, la disjoignant et finissant, avec l'œuvre des siècles, par l'absorber.

Du premier bond, les Hilaliens envahirent le sud de la Tripolitaine, après quoi ils pénétrèrent dans la Tunisie, que le ziride El-Moaz leur ouvrit, dans le fol espoir de se servir d'eux

---

(1) Tels que Tarif, Salah, Younas, etc.

pour tirer vengeance de son cousin, le hammadite de la Kâlaa (1), qui s'était déclaré indépendant. Ainsi, les dissensions intestines des Berbères servaient à souhait les Arabes. Après un court séjour en Tunisie, lorsque tout fut pillé et qu'un certain nombre de Hilaliens fut établi dans le pays, le reste dût continuer sa route vers le couchant. Quelques groupes pénétrèrent dans la province de Constantine par les défilés des montagnes ; les autres, en grand nombre, traversèrent le Djerid, envahirent l'Ouad-Rir', firent irruption dans le Zab, et, de là, vinrent se fixer dans le Hod'na et dans les montagnes qui environnent cette plaine. Ce fut là que le flot s'arrêta vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle.

Ainsi s'effectua la première phase de l'immigration. Les tribus berbères avaient bien lutté isolément pour défendre leurs territoires contre les envahisseurs, mais réduites à leurs propres forces, trahies souvent par leurs rivales, elles avaient dû céder pied à pied. Les souverains indigènes n'avaient pas, dans le principe, tenté d'efforts sérieux contre l'invasion ; plusieurs, même, n'avaient vu dans les Hilaliens que d'utiles auxiliaires pour leurs guerres personnelles, et quand, revenus de leur erreur, ils avaient essayé de lutter contre l'étranger, le sort des armes les avait trahis. Ils avaient, alors, promptement renoncé à la lutte, car peu leur importait que les contrées du sud, les hauts plateaux arides, fussent occupés par les nomades arabes ou par les nomades berbères.

La fondation du puissant empire almoravide par les Sanhadja du désert, en commençant de rétablir l'unité chez le peuple berbère, absorbait, alors, toute son attention. Cette révolution politique et religieuse fut complétée par l'établissement de la dynastie almohåde, qui renversa bientôt la précédente et acheva son œuvre d'unification. L'empire des Masmouda du grand Atlas, fondateurs de la secte unitaire (almohåde), s'étendit alors sur toute l'Afrique septentrionale et sur l'Espagne musulmane.

Pendant ce temps, les Hilaliens s'étaient grandement multipliés et avaient continué, sans bruit et insensiblement, leur mouve-

---

(1) La Kalaâ des Beni-Hammad, à quelques lieues au nord de Mecila, dans les montagnes.

ment d'expansion vers l'ouest, mais, partout, ils étaient à l'étroit. Il fallait un écoulement à ce trop-plein, un aliment à cette exubérance d'activité : la révolte des deux Ibn-R'anïa, princes berbères de la famille almoravide, en fournit les moyens. Pendant près de cinquante ans, les Ibn-R'anïa tinrent la campagne contre les Almohâdes (1), et, soutenus par les Arabes-Hilaliens, répandirent la dévastation dans le Mag'reb central et l'Ifrikïa. De leur quartier général, situé dans les contrées sahariennes de l'est, ils poussaient des pointes hardies sur le Tel : le Djerid, Tunis, en Ifrikïa ; Bougie, Alger, la Mitidja, dans le Mag'reb central ; Tripoli, à l'est ; Tiharet, à l'ouest ; Sidjilmassa (Tafilalat), au sud du Maroc, eurent successivement à supporter les incursions d'Ibn-R'anïa et des Arabes. Cette révolte, dont les souverains almohâdes finirent cependant par triompher, porta un coup mortel à leur puissance ; elle eut en outre pour résultat de faire connaître aux Arabes les routes du Tel.

En 1188, le kalife almohâde El-Mansour, voulant punir les Arabes de la Tunisie de l'appui qu'ils avaient prêté à Ibn-R'anïa, et les mettre dans l'impuissance de nuire de nouveau, transporta trois de leurs tribus, les *Acem* et *Mokaddem* (des *Djochem*) et une grande partie des *Riah'*, dans les plaines de Tamesna et d'Azrar, en plein Maroc, sur le versant de l'océan Atlantique, et les établit au milieu de populations berbères compactes, restées, jusqu'alors, pures de tout mélange arabe. Des fractions de la tribu des *Soleïm* remplacèrent, en Tunisie, leurs frères exilés.

Peu de temps après (en 1265), l'empire almohâde s'écroula lui-même sous les coups d'une autre tribu indigène, celle des Beni-Merine. Trois dynasties berbères se partagèrent alors la royauté de l'Afrique septentrionale : les *Almohâdes-Hafsides*, à Tunis, régnèrent sur l'Ifrikïa ; — les *Abd-el-Ouadites* ou *Zeyanites*, à Tlemcen, exercèrent leur autorité sur le Mag'reb central ; — et les *Merinides*, à Fès, soumièrent à leur puissance tout le Mag'reb extrême (Maroc). Ces deux dernières dynasties avaient été fondées par des tribus *berbères-zenètes*, qui vivaient autrefois

---

(1) Nous avons donné un récit complet de cette révolte dans l'*Annuaire de la Société archéologique de Constantine*, 1871-1872.

en nomades dans les hauts plateaux et avaient pénétré dans le Tel, en profitant de l'affaiblissement des vieilles tribus indigènes et du trouble résultant des grandes guerres soutenues par les Almoravides et les Almohades. Les *Arabes hilaliens* prirent leur place dans le sud-ouest, et se trouvèrent, ainsi, garnir toute la ligne des contrées méridionales jusqu'au Maroc, prêts à s'élancer dans le Tel au premier moment.

Les guerres incessantes qui divisèrent les Hafsides, les Zeyanites et les Merinides leur en procurèrent l'occasion. Offrant, tour à tour, leurs bras aux souverains berbères, ils se firent donner, en récompense de leurs services militaires, des fiefs dans le Tel. Les princes indigènes s'entourèrent de ces auxiliaires étrangers, dont la fidélité leur semblait garantie par l'intérêt qu'ils avaient de conserver leurs territoires. Mais, une fois entrés dans cette voie, il leur fut bientôt difficile de contenter l'avidité des Hilaliens, dont chaque service devait se payer par la concession de nouveaux fiefs, au détriment de la race berbère.

Les souverains hafsides abandonnèrent ainsi, aux *Soleim*, toutes les plaines de la Tunisie; celles de la province de Constantine furent envahies par les fractions des *Athbedj* : *Dr'eïd*, *Kerfa*, *Aïad*, etc. Les *Riah* occupèrent le Hod'na. Les fractions de la tribu de *Yezid* (*Zor'ba*), reçurent en fief les plaines du Hamza et les montagnes environnantes.

Les *Thaaléba* (*Makil*), après avoir occupé les environs de Médéa, pénétrèrent dans la Mitidja.

Des fractions de la tribu de *Zor'ba* : *Malek*, *Souéïd*, *Attaf*, etc., prirent possession de la vallée du Chélif et de ses environs.

A Tlemcen, les souverains abd-el-ouadites s'entourèrent entièrement d'Arabes. Yar'moracène ben Zeyane, fondateur de cette dynastie, était allé chercher, aux environs du Hod'na, les *Haméyane* et les *Amer* (des *Zorba*), et les *Mehaïa* (des *Athbedj*), et les avait établis au midi de sa capitale (1283). Ses successeurs concédèrent aux *Souéïd* et aux *Amer* les plaines de la province d'Oran, et aux fractions makiliennes telles que les *Rocel*, *Djaouna*, *Métarfa*, etc., la campagne au nord et à l'ouest de Tlemcen. Les autres tribus makiliennes pénétrèrent dans la vallée de la Moulouïa, ou bien, et ce fut le plus grand nombre, contour-

nèrent le grand Atlas et occupèrent les régions méridionales du Maroc, jusqu'au Sous inclusivement.

Ce fut ainsi que toutes les plaines ouvertes passèrent successivement aux mains des étrangers, tandis que les aborigènes se retiraient dans le sud, dans les montagnes du Tel et dans les cantons reculés du littoral.

Ce mouvement fut achevé vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, et, dès lors, l'unité du peuple berbère se trouva rompue; le mélange intime qui se fit entre la race indigène et l'élément étranger, en donnant la prédominance à celui-ci, acheva l'œuvre de dénationalisation de la Berbérie. L'esprit remuant et indiscipliné des Arabes plongea bientôt le pays dans la plus complète anarchie, et, en réduisant à néant la puissance des empires berbères, prépara l'avènement de la domination turque (1515). Sous leurs nouveaux maîtres, les Arabes ne changèrent rien à leur manière d'être, et les Turcs, loin de chercher à modifier cette situation, s'appuyèrent, pour gouverner, sur l'antagonisme des deux races. Opposer les unes aux autres les rivalités de tribu à tribu, de famille à famille, d'homme à homme; entretenir les haines séculaires; exploiter les sentiments d'ambition et de cupidité; achever, en un mot, de détruire ce qui pouvait rester d'esprit national et de nobles aspirations parmi ce peuple, telle fut leur politique constante, leur principale, leur seule force.

Ces conditions ont pesé sans interruption sur le pays, jusqu'au moment où notre domination y a remplacé celle des Ottomans.

## II.

La rapide esquisse qui précède peut donner — nous l'espérons — une idée de la façon dont l'Afrique septentrionale a été *arabisée*.

Nous ne croyons pas que la question ait, jusqu'à ce jour, été envisagée à ce point de vue dans aucun ouvrage, et que les phases de la modification ethnographique aient pu être ainsi précisées. Ce n'est, en effet, que depuis la traduction des auteurs arabes, faite par M. de Slane, dans ces dernières années, qu'il est possible, au moyen de patientes études, d'apprécier saine-

ment les résultats de ces deux faits historiques distincts : la conquête arabe du VII<sup>e</sup> siècle et l'immigration arabe du XI<sup>e</sup>. Ce dernier événement était généralement ignoré, et l'on croyait que la population arabe qui habite l'Afrique septentrionale descendait de ces fameux conquérants, qui, après avoir parcouru, en différentes reprises, le pays, se jetèrent sur le continent européen et virent arrêter, à Poitiers, l'essor de leurs exploits. Ceux-là, comme nous l'avons dit, ne laissèrent en Afrique qu'une domination éphémère. Tandis que l'immigration hilalienne, *qui ne fut pas une conquête*, eût les résultats lents, mais certains, que nous avons indiqués.

Une « *Histoire des Arabes* », dûe à la plume de M. Sédillot, et dont la publication remonte, à peine, à vingt années, ne parle pas de l'immigration hilalienne : les dynasties purement berbères y sont indiquées comme arabes ! Tous nos ouvrages historiques en sont là, et c'est ainsi que le peuple indigène de la Berbérie s'est trouvé, pour nous, déchu du grand rôle qu'il a joué pendant le moyen-âge.

Les auteurs espagnols anciens, qui avaient vu de près les musulmans d'Afrique et avaient pu faire la part de ce qui appartenait au peuple maure (ou berbère), et de ce qui revenait à la race arabe, ne sont pas tombés dans cette erreur. Leurs historiens du XVI<sup>e</sup> siècle, Marmol, par exemple, parle longuement de l'invasion hilalienne et donne, sur l'histoire de l'Afrique du nord, qu'il appelle, fort justement, la Berbérie, des détails précis et exacts.

Quant aux auteurs musulmans qui ont écrit sur l'Afrique, les uns, tels qu'Abou-Obéid-el-Bekri, Ibn-Haukal, Ibn-Abd-el-Hakem, En-Nouéiri, etc., vivant antérieurement à l'invasion hilalienne ou étant contemporains de ce fait, dont ils ne pouvaient prévoir les conséquences, n'en parlent pas. Mais les historiens plus récents, tels qu'Ibn-Khaldoun et surtout El-Kaïrouani, qui ont eu sous leurs yeux les résultats complets de cette immigration, s'expriment catégoriquement et sévèrement sur le compte des Arabes d'Afrique.

Ibn Khaldoun vivait vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Il a écrit une histoire universelle dont la majeure partie est consacrée à « l'His-

toire des Berbères, » ouvrage précieux qui permet de suivre, jour par jour, pendant sept siècles (de 650 à 1400), l'histoire de l'Afrique septentrionale et d'apprécier au fur et à mesure les modifications ethnographiques se produisant dans le pays et notamment celles qui ont été le résultat de l'arrivée des Arabes.

Cet auteur, bien que né en Espagne et revendiquant, pour sa famille, une origine arabe, fait le plus grand éloge du caractère et des aptitudes de la race berbère : « . . . . Nous croyons, — dit-il, — avoir cité une série de faits qui prouvent que les « Berbères ont toujours été un peuple puissant, redoutable, « brave et nombreux ; un vrai peuple, comme tant d'autres dans « le monde, tels que les Arabes, les Persans, les Grecs et les « Romains (1). » Mais, il est loin de parler ainsi des Hilaliens. Dans son premier chapitre, il retrace leur origine et montre ce qu'ils étaient en Orient, « car, — dit-il, — il ne faut pas croire « que les Arabes nomades aient habité ce pays (l'Afrique) depuis « les temps anciens : ce fut seulement vers le milieu du cin- « quième siècle de l'Hégire (vers 1050 de notre ère), que l'Afri- « que fut envahie par les bandes de la tribu de Hilal et de celle « de Soleïm (2). »

Ces Arabes habitaient, autrefois, les déserts du Hedjaz, touchant à la province de Nedj, où ils s'étaient établis vers les commencements de la dynastie abbacide (755). Ils parcouraient en nomades ces solitudes et vivaient autant de brigandage que du produit de leurs troupeaux. Les caravanes, sans en excepter celle qui, chaque année, se rendait de Bag'dad à la Mecque pour porter les présents du kalife, étaient impitoyablement rançonnées par ces pillards que les plus durs châtimens ne pouvaient corriger. Lors de la sanglante révolte des Karmat (Xe siècle), les tribus hilaliennes et soleïmides leur fournirent leur appui et prirent part aux excès de cette secte dévastatrice ; et, quand les Fate-mides entreprirent la conquête de la Syrie, ils rencontrèrent chez eux la résistance la plus acharnée. Aussi, le premier soin du kalife El-Aziz, après avoir enfin triomphé de ces nomades, fut-

---

(1) Voir t. 1<sup>er</sup> de la traduction de M. de Slane, p. 198, 199, 200, etc.

(2) T. I, p. 7.

il de prendre des mesures pour éloigner de si turbulents sujets. Par son ordre, les tribus de Hilal et de Soleïm furent transportées dans le Saïd ou Haute-Egypte, et cantonnées sur la rive droite du Nil, au commencement du XI<sup>e</sup> siècle. Mais les inconvénients qui existaient en Arabie, se reproduisirent en Egypte et furent d'autant plus graves que l'espace où étaient cantonnés les Arabes se trouvait plus restreint. Cette situation, après quelques années, était devenue intolérable, lorsque la révolte du prince ziride de Kairouane contre son suzerain le kalife fatemide d'Egypte, fournit à celui-ci l'occasion de se débarrasser des Arabes en les lançant sur la Berbérie.

Telles furent les causes déterminantes de l'immigration hilalienne ; tels sont les antécédents des Arabes de l'Afrique.

Ibn-Khaldoun, en parlant de ces nomades, les compare lamentablement à « une nuée de sauterelles abîmant et détruisant tout ce qui se trouvait sur son passage (1). » Quand il retrace leurs excès, il les traite de loups affamés, de hordes de brigands : « Quand ces loups arabes, — dit-il, — les Hilaliens de l'Ifrikïa, embrassèrent le parti d'Ibd-R'anïa..... » ; et plus loin : « ..... A la tête de ces brigands, Ibn-R'anïa....., etc. (2). »

A mesure qu'il constate leurs progrès dans le pays et l'anarchie qui en résulte, l'auteur s'écrie : « Ces Arabes ayant enlevé au peuple Sanhadjien (berbère) toutes ses villes (de la Tunisie et du Djerid)..... firent subir sans relâche, à leurs nouveaux sujets, toute espèce de vexations et de tyrannie. *En effet, cette race arabe n'a jamais eu un chef capable de la diriger et de la contenir.*

« Expulsés bientôt des grandes villes dont ils avaient poussé à bout les habitants....., ces bandits allèrent s'emparer des campagnes, et là, ils ont continué, jusqu'à nos jours, à opprimer les populations, à piller les voyageurs et à tourmenter le pays par leur esprit de rapine et de brigandage (3). »

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, les souverains hafside

(1) T. I, p. 34.

(2) T. III, p. 339.

(3) T. I, p. 44.

de Tunis, pour s'assurer l'appui d'auxiliaires dévoués, avaient successivement concédé les territoires de la Tunisie aux Arabes de la tribu de Soleïm. La fraction des Hamza ben Abou l'Leil (O. Bellil) avait acquis la plus grande puissance, et, « il en était  
« résulté, — dit Ibn-Khaldoun, — qu'elle tenait en son pouvoir  
« la majeure partie de l'Ifrikia et que le sultan ne possédait  
« qu'une faible partie de son propre empire (1). »

En 1369, le hafside Abou l'Abbas étant monté sur le trône de Tunis, changea complètement de politique vis-à-vis des Arabes : il s'attacha à abattre leur puissance et à rétablir la suprématie berbère ; ce qui fait dire à l'auteur musulman : « Les cultivateurs  
« et les commerçants victimes constantes de l'oppression des  
« Arabes ne cessaient d'invoquer le secours de Dieu, afin d'é-  
« chapper au malheur qui les accablait. La providence rendit  
« enfin le bonheur aux peuples de l'Ifrikia et leur permit de  
« rentrer sous la protection d'un gouvernement régulier. Le  
« sultan Abou l'Abbas étant devenu maître de la capitale et de  
« toutes les provinces, fit éclater partout l'orage de sa puissance  
« et le dirigea sur la tête des Arabes (2). »

Mais l'œuvre de ce prince ne fut pas continuée, et, du reste, il était trop tard pour modifier une situation acquise. Les Arabes s'étaient insinués partout et les tribus berbères, disjointes, avaient fini par s'unir avec les envahisseurs et oublier, sinon renier leur origine. A la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, Ibn-Khaldoun a déjà pu constater ce fait, relativement à de vieilles tribus berbères : « Une fraction des Oulhâça bien connue, — dit-il, — est celle  
« qui habite la plaine de Bône. Elle a des chevaux pour montu-  
« res, *ayant adopté non-seulement le langage et l'habillement des*  
« *Arabes, mais encore tous leurs usages* (3). » Plus loin, il écrit à propos des Houara. : « Il se trouve des Houara sur les plateaux  
« depuis Tebessa jusqu'à Badja. Ils y vivent en nomades *et sont*  
« *comptés au nombre des Arabes pasteurs de la tribu de Soleïm,*  
« *auxquels, du reste, ils se sont assimilés par le langage et l'ha-*

---

(1) T. III, p. 83.

(2) T. III, p. 85, 86.

(3) T. I, p. 230.

« billement, ainsi que par l'habitude de vivre sous la tente.  
 « Comme eux, aussi, ils se servent de chevaux pour montures, ils  
 « élèvent des chameaux, ils se livrent à la guerre et ils font  
 « régulièrement la station du Tel, dans l'été, et celle du Désert,  
 « dans l'hiver. *Ils ont oublié leur dialecte berbère pour apprendre  
 « la langue plus élégante des Arabes, et, à peine comprennent-ils  
 « une parole de leur ancien langage (1).* »

Ainsi s'exprime le grand historien musulman, et l'on ne peut s'empêcher, en suivant cette transformation, de faire un rapprochement avec ce qui s'est passé dans la Gaule-Romaine, à la suite de l'invasion franke.

Un des successeurs d'Ibn-Khaldoun, Mohammed el-Kaïrouani, beaucoup plus récent que lui, puisque son « Histoire de l'Ifrikia (2), » va jusqu'en 1671, ne cesse de déplorer la suprématie acquise par les Arabes en Tunisie et leur esprit d'indiscipline et de brigandage. Le kalife hafside Abou Omar, qui régnait dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, ayant, par ruse, fait mettre à mort des chefs Arabes, El-Kaïrouani, rempli d'enthousiasme, s'écrie :  
 « Abou Omar punit les Arabes par où ils avaient péché. Les  
 « peuples peuvent être comparés aux scorpions qui ne cessent de  
 « piquer que lorsqu'on leur a coupé la queue. *Aujourd'hui les  
 « Arabes sont pires que par le passé. Que Dieu les extermine ! (3).* »

Sous la domination turque les Arabes continuèrent leurs troubles et leurs désordres. En 1628, une guerre ayant éclaté entre la régence d'Alger et celle de Tunis, les troupes algériennes marchèrent contre cette dernière ville et firent essuyer l'échec le

(1) T. 1, p. 278. Ces Houara ont formé la grande tribu des Hanencha, appelé ainsi du nom d'un de leurs chefs, *Hannach*, car ces tribus après avoir perdu leur nationalité, ont pris des noms nouveaux.

(2) Nous croyons que les traducteurs de cet ouvrage, MM. Péliissier et de Rémusat, ont donné un sens beaucoup trop étendu aux mots *Akhbar Ifrikia*, en les rendant par : Histoire de l'Afrique. C'est de l'*Ifrikia* qu'il eut fallu dire, et la preuve, c'est la définition que l'auteur donne de cette appellation : « Les savants entendent par *Ifrikia* « le pays de Kaïrouane. » (P. 21). C'est, du reste, de l'*Ifrikia*, seule, qu'il est question dans l'ouvrage.

(3) P. 264.

plus complet à l'armée tunisienne que ses auxiliaires, les Arabes de la tribu de Saïd (Riah), avaient trahie. Cet événement arrache des cris d'indignation à El-Kaïrouani : « ..... La plupart des Arabes, — dit-il, — se soulevèrent. Les Oulad Saïd, race maudite, donnèrent l'exemple. Que Dieu, qui n'aime pas les pervers, refuse toute félicité à cette tribu exécrationnelle, qui a été la cause de tant de maux, de la perte de tant d'hommes, de la ruine de tant de familles ! Depuis bien des années, ces Arabes maudits causaient des troubles qui ont abouti à cette fatale bataille de 1037 (1628), entre les Algériens et les Tunisiens. .... Depuis lors, ils ne cessèrent de s'agiter. Ils s'habituaient à la guerre contre les Turcs, attaquant ou battant en retraite à propos..... »

« *Tous ces Arabes de l'Afrique sont mauvais, mais les Oulad Saïd sont les pires ! (1).* »

Certains pachas Turcs s'attachèrent à abattre la puissance des Arabes et à les terrifier par la dureté des châtiments. En 1635, Mohammed Pacha, après avoir écrasé les Arabes du Djerid et des pays circonvoisins, leur imposa *le kharadj*, impôt que les musulmans frappent sur les infidèles. El-Kaïrouani en félicite le pacha en ces termes : « Que Dieu récompense Mohammed dans l'autre monde, pour avoir puni les Oulad Saïd dans celui-ci ; car, il les poursuivit sans relâche, leur arracha les richesses qu'ils avaient injustement acquises..... Ils furent réduits à renier leur origine ; car, lorsqu'on demandait à l'un d'eux de quelle tribu il était, il se serait plutôt dit juif que d'avouer la vérité (2). »

Plus loin, l'auteur revient encore sur ce sujet : « Les Arabes furent abattus sous ce chef redoutable..... Les Oulad Abou l'Leïl (Bellil), qui avaient tant de puissance sous les Hafsides, les Oulad Hamza, les Oulad Soula furent mis sous le joug. *Ces Arabes sont de ceux dont Ibn Nâdj a dit que c'était un crime de leur vendre des armes. El-Berzali a dit aussi que les Arabes*

---

(1) P. 386.

(2) P. 390.

« *d'Afrique devaient être traités comme des ennemis de la religion.*  
 « *El-Fekani n'a pas plus d'estime pour eux. Il les considère comme*  
 « *des pervers sans foi ni loi, capables de tous les crimes. Ceux qui*  
 « *les connaissent savent bien les juger (1).* »

Ainsi, les excès des Arabes sont devenus tellement insupportables, que les docteurs musulmans condamnant leur conduite au point de vue juridique, ont déclaré qu'ils devaient être traités comme des ennemis de la religion et que c'était un crime de leur vendre des armes.

Telle était l'opinion des écrivains musulmans au XVII<sup>e</sup> siècle, et, certes, leur jugement n'avait rien de trop sévère. L'immigration hilalienne a été le plus grand malheur que l'Afrique septentrionale, si peu favorisée par la fortune, ait eu à supporter. La prépondérance acquise, peu à peu, par les Arabes, leur esprit de désorganisation et de destruction, ont eu, sur le pays, l'influence la plus désastreuse. Après y avoir répandu partout l'anarchie et y avoir anéanti toute force organisée, ils ont causé dans sa population la perturbation la plus complète et amené le chaos étrange dont l'Afrique septentrionale offre l'image, au double point de vue ethnographique et politique. Peu à peu, les arts et les sciences, si florissants à la belle époque berbère, sont tombés dans l'oubli, car ce n'est qu'au sein de la paix que ces nobles manifestations de l'esprit humain peuvent s'épanouir ; le voile sombre de l'ignorance a couvert le pays livré, dès lors, à toutes les mauvaises passions de gens violents et sans foi ; la guerre, — non plus ce genre de luttes dont l'atrocité n'exclut pas un certain caractère de grandeur, — mais une suite non interrompue de meurtres, de surprises, de dévastations et de rapines, s'établit à l'état permanent ; il n'y eut plus d'historien indigène, de sorte que plus les faits sont proches de nous et moins ils sont connus ; il n'y eut plus d'esprit national dans l'Afrique du Nord, car il n'y eut plus de propriété personnelle, plus de droits individuels ; car la Berbérie, devenue à moitié arabe, et soumise au joug des Turcs, avait perdu, avec son autonomie, sa nationalité.

---

(1) P. 392.

C'est donc à tort que cette déchéance de l'Afrique Septentrionale a été attribuée à l'influence de la domination turque, car elle n'est que la conséquence de l'invasion des barbares hilaliens : la conquête arabe du VII<sup>e</sup> siècle avait apporté dans le pays une civilisation supérieure, pour l'époque ; l'immigration hilalienne du XI<sup>e</sup> siècle, l'a replongé dans la barbarie. Quant aux Turcs, ils n'ont rien tenté pour remédier au mal, mais, à leur arrivée, il était déjà fait.

E. MERCIER,  
Interprète traducteur assermenté.

---